

## **Théâtre - musique - danse - littérature**

Patrick Schupp

Number 162, January 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/50118ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

### ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this review

Schupp, P. (1993). Review of [Théâtre - musique - danse - littérature]. *Séquences*, (162), 17–18.

la fois la naïveté des dialogues et l'humour qui transcende la pauvreté de ces fantaisistes. Rien de plus émouvant que la contribution de chacun pour sauver la pauvre Mimi. Aki Kaurismäki sait avec une simplicité désarmante faire surgir le rire de cette grisaille, malgré la détresse de ces trois hommes plus stoïques que romantiques. Ces saltimbanques dépourvus de méchanceté nous deviennent sympathiques, car ils savent partager leurs difficultés et leur misère. Le cinéaste ne s'attarde jamais sur des scènes, il coupe vite pour nous transporter ailleurs. Il ne veut pas nous attendre. Il préfère nous présenter certains moments de leur vie. Un film qui n'élimine pas l'émotion, mais qui se garde d'appuyer. Un film qui respecte et réjouit le spectateur.

L.B.

**ZEBRAHEAD** — Anthony Drazan — États-Unis — 1991

Le sujet du film est à la fois original et inusité: L'histoire d'amour entre un jeune adolescent blanc et juif et une jeune fille noire. Les deux jeunes gens se plaisent et commencent à sortir ensemble. Mais leur relation suscite des réactions négatives dans leur entourage respectif. Les intentions du cinéaste sont, certes, louables, et le dénouement demeure d'un réalisme probant. Par contre, **Zebrahead** est un film trop bavard, parfois



même trop démonstratif. Et si malgré tout, le film n'emporte pas totalement notre adhésion, c'est sans aucun doute parce que le cinéaste ne sait pas résister à la tentation de souligner ce qu'il a envie de dire. Dans un ordre pas tout à fait précis, sont dénoncés le racisme, les préjugés tant du côté des Blancs que du côté des Noirs, tout ce qui rend la vie invivable. Mais **Zebrahead**, c'est aussi une histoire d'amour interprétée par de très bons comédiens. Tous s'avèrent enthousiastes, intègres, rafraîchissants, apportant à cette première incursion dans le long métrage, une assez bonne note de passage.

É.C.

## THÉÂTRE, MUSIQUE, DANSE, LITTÉRATURE

Comme d'habitude, le festival regroupait deux genres principaux: le documentaire et le film de fiction. Comme d'habitude aussi, cette manifestation permettait de nous tenir au courant des différentes créations ciné et vidéographiques dans le monde.

Cette année, un hommage particulier a été rendu aux Américains, ce que les conditions politiques et géographiques semblent parfaitement justifier: le court métrage d'Esteban Toledo et le film d'Arthur Lamothe n'ont pas fait de vagues peut-être, mais ont honnêtement tenté, chacun à sa manière, de rendre un tribut discret et efficace aux cultures autochtones. Avec le talent qu'on lui connaît, Arthur Lamothe en particulier a su capter avec intelligence et surtout sensibilité — une de ses qualités dominantes — les infinies variations de l'artisanat Abenaki ou Montagnais.

Beaucoup plus ambitieux étaient les films sur Honoré Daumier (**Daumier's Law**, Geoff Dunbar, 1992, peintre et caricaturiste français du XIXe siècle), ainsi que celui sur l'étonnant musée Dali à Sitges (**Teatre-Museu Dali**, Joan Mallarach, 1991). L'un des grands mérites du film de Dunbar sur Daumier est d'avoir utilisé une animation remarquablement habile, directement inspirée par l'oeuvre du peintre-graveur (et accompagnée d'une musique expérimentale de Paul McCartney sur le thème de l'injustice). Rien ne pouvait mieux rendre cet art remarquable et peu connu du caricaturiste et commentateur de son époque, d'autant plus que Dunbar a su déployer toutes les ressources d'une animation aussi remarquable par sa

concentration d'énergie que son talent. Rappelons au passage que Dunbar a gagné en 1975 la Palme d'or du meilleur court métrage à Cannes pour son film sur Toulouse-Lautrec, et qu'en 1980, il recevait le Lion d'or à Berlin pour un autre film sur l'oeuvre d'Alfred Jarry, **Ubu**).

Le film de Joan Mallarach, **Catalan fanatique**, nous montre les travaux d'aménagement ordonnés par Dali pour reconvertir un ancien théâtre en musée imaginaire à la mesure de sa mégalomanie et de son talent qui, on le sait, est immense ! Le bâtiment est superbe, les objets d'exposition surprenants (un peu moins si on connaît l'oeuvre de Dali et les fantasmes suscités par Gala, sa femme), et la trame sonore narration au bord du délire: c'est un automate qui nous sert de guide...

De la folie à l'austérité: il n'y a aucune commune mesure entre Dali et Schoenberg, évidemment ! Il faut cependant avouer que l'admirable documentaire de Larry Weinstein, **My War Years, Arnold Schoenberg** a, non seulement frappé une corde sensible, mais a tranquillement transformé les préjugés et les incompréhensions qui continuent encore d'exister aujourd'hui face à l'art d'Arnold Schoenberg. En 85 minutes, Weinstein, avec une sensibilité à fleur de peau et une perception peu commune de l'art schoenbergien, en utilisant aussi bien le documentaire que la fiction, brosse une fresque aussi passionnée qu'intransigeante sur l'un des plus grands et des plus influents compositeurs de ce siècle, dont on commence seulement à découvrir le génie si particulier.

**Twist**, de Ron Mann, est son quatrième documentaire. Comme les précédents, il est consacré à l'exploration des manifestations culturelles et les nouveaux courants d'expression artistique qui ont marqué le siècle. Les Beatles, les déhanchements provocants d'Elvis Presley, les éléments de la culture afro-américaine, la folie légendaire de Bill Haley et ses *Comets* (Qui n'a pas présent à l'esprit le film **Rock Around the Clock** de Fred Sears, 1956 ?). Avec **Twist**, on retrouve l'évocation passionnante d'un phénomène culturel et musical qui a totalement métamorphosé toute une génération et qui, encore aujourd'hui, conserve une saine popularité ! Un montage nerveux et extrêmement percutant donne aussi au film, il faut le dire, une qualité particulière, grâce également à un excellent choix de documents d'archives.

Le Butoh a fait des ravages dans le monde depuis sa découverte. Danse de l'horreur, de la nuit et de la mort, ce style si particulier de la danse japonaise est né au lendemain d'Hiroshima. Dans son film (**Just Visiting this Planet**, 1991), Peter Sempel rend hommage à Kazuo Ohno, octogénaire, et considéré comme le fondateur de ce style. À travers les «performances» de Nina Hagen, Jonas Mekas, Blixa Bargeld et Nick Cave, on découvre les prolongements affectifs et culturels que le Butoh a suscité dans l'esprit et les interprétations d'artistes contemporains. Décapant à l'occasion, dérangeant sûrement, le film ne se regarde pas facilement, mais semble indispensable dans les perspectives de la musique populaire (?) contemporaine.

Ayant vu sur scène la pièce de Robert Lepage *Les Plaques tectoniques*, je savais plus ou moins à quoi m'attendre. En revanche, je n'étais pas préparé au remarquable traitement qu'en a fait le réalisateur Peter Mettler (**Tectonic Plates**, 1992): Robert Lepage utilise en effet la dérive des plaques tectoniques qui forment le soubassement de nos continents comme un parallèle saisissant entre les langues, les cultures et la vie, qui effectivement dérivent, dominant ou s'atrophient selon l'époque, les hommes et leurs perceptions. «Il fallait, déclarait récemment Mettler, que je fasse un choix: réaliser un vrai film, ou bien enregistrer la représentation telle quelle, ou enfin essayer une combinaison des deux. C'est cette dernière option qui a prévalu. J'ai donc essayé de concilier les silences noirs de la représentation théâtrale avec les exigences de la prise de vue cinématographique.» Le film, qui connaît un grand succès en distribution commerciale, a été pour moi une révélation: du vrai cinéma au service de l'un de nos plus intelligents metteurs en scène qui, incidemment, est en train de gagner ses galons internationaux à Paris avec la mise en scène de trois pièces de Shakespeare. C'est donc à la fois logique et valable que le film ait pu ainsi fixer dans le temps une oeuvre qui restera ainsi longtemps dans la mémoire collective québécoise.

Côté fiction, deux oeuvres m'ont particulièrement impressionné: le film d'Ajayan **The Master Carpenter** (1991) et celui de Sally Potter, **Orlando**. Le premier est l'adaptation d'un conte ancien qui relate l'histoire d'un sculpteur, fils renié d'un Brahmane et d'une Intouchable. On pense au regretté Satyajit Ray et aussi à Peter Brook (**Le Mahabaratha**). Tout en



**Tectonic Plates** de Peter Mettler

nuances et en subtile délicatesse, avec quelques prises de vues admirables, le film déroule lentement la tapisserie colorée et exigeante d'une époque révolue, où problèmes sociaux, ségrégation de caste et tabous moraux régissaient une existence qui, pour être lointaine et fort éloignée de nos préoccupations occidentales, n'en a pas moins une résonance profondément humaine.

Avec **Orlando** de Sally Potter, nous retrouvons le célèbre roman de Virginia Woolf. À partir d'une trame empruntant les voies du fantastique, le film, comme le roman, invite à une réflexion sur l'essence même de la vie, la quête de l'identité et l'ambivalence des sexes. Sally Potter a admirablement louvoyé entre l'historique Chevalier d'Éon, la mythique existence de Joseph Balsamo et les affabulations du Comte de Saint-Germain, et a su donner un visage particulièrement émouvant à l'héroïne, en confiant le rôle titre à la remarquable Tilda Swinton. Le film, reçu d'une manière enthousiaste par le public, m'a rappelé le succès recueilli l'année précédente par **Prospero's Books** de Peter Greenaway, et demeure, en ce qui me concerne, l'un des hauts moments du festival.

On peut aussi mentionner le **Giant Steps** de Richard Rose (1992) qui nous entraîne dans l'univers d'un jazz assez étonnant. L'étrange et tumultueux **Carmen** de Laurie Anderson: documentaire ou fiction ? Vidéoclip ou réflexion sur un thème usé jusqu'à la corde, génialement ressuscité pour EXPO 92 ? Toutes les interprétations sont possibles... et probablement valables ! Enfin, on ne peut pas ne pas mentionner le **Rosa** de Peter Greenaway, encore, qui utilise une chorégraphie d'Anne Teresa de Keersmaecker (sur une musique de Belá Bartók) qui évoque à la fois **L'Année dernière à Marienbad** et les exigences d'une danse post-Béjart admirablement rendue par Fumyo Ikeda.

Patrick Schupp